

COMÉDIE
EN MODE MINEUR
suivi de
LÀ EST MA MAISON

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

La Mort de l'adversaire
roman, 2012

HANS KEILSON

COMÉDIE
EN MODE MINEUR

suivi de

LÀ EST MA MAISON

souvenirs

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR DOMINIQUE SANTONI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original: *Komödie in Moll*

Éditeurs originaux :

Première publication: Uitgeverij Querido, 1947

Édition révisée: S. Fischer Verlag GmbH

© original: première publication, 1947, Uitgeverij Querido, Amsterdam

© 1995, 2005, S. Fischer Verlag GmbH, Francfort-sur-le-Main,

pour l'édition révisée

ISBN original: 978-3-10-049516-0

Titre original: *Da steht mein Haus*

Éditeur original: S. Fischer Verlag GmbH

© original: 2011, S. Fischer Verlag GmbH, Francfort-sur-le-Main

ISBN original: 978-3-10-048519-9

ISBN 978-2-02-110471-4

© Éditions du Seuil, février 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Comédie en mode mineur

Pour Leo et Suus à Delft

I

« Les voilà qui reviennent », dit soudain le médecin en se redressant. Le bruit de moteur des avions à l'approche s'était glissé furtivement, comme ses paroles, dans le silence de la chambre du mort. Le médecin renversa la tête en arrière, ferma à demi les yeux et tendit l'oreille.

Comme si un petit générateur, caché dans un coin de la maison et brusquement enclenché, s'était mis à tourner rapidement à plein régime, le ronflement s'amplifiait à mesure qu'arrivaient les escadrilles de nuit. On aurait pu croire aussi, du moins au début, qu'il provenait de la cave ou de la maison voisine... mais c'étaient des bombardiers de nuit – à n'en pas douter – qui s'annonçaient ainsi. Ils venaient d'Angleterre, se déployaient largement au-dessus de la plage où venait mourir la mer du Nord à quelques kilomètres à peine de distance, lâchaient leurs torches lumineuses, traçant pour les avions suivants la route qui survole la Hollande, et disparaissaient dans la nuit par la frontière est. Quelques heures plus tard, on les entendrait revenir, plus au nord ou au sud ; puis leur vrombissement se perdrait en direction de la mer.

Près du lit, désespérés comme quand la peur et la douleur mêlées vous tenaillent, l'homme et la femme levèrent, eux aussi, les yeux et guettèrent le bruit.

« Si tôt, déjà ! » murmura le docteur comme pour lui-même.

Interloqué, Wim le regarda à la dérobée : il semblait se demander à quoi le docteur faisait au juste allusion.

Les premiers tirs de la nuit, avec leur bruit sourd de détonation, contrastaient singulièrement avec le son subtil, presque musical, des avions. Sous le choc, les vitres et les portes vibrèrent ; la maison de construction trop fragile répondit tout entière aux explosions par un léger tremblement et de petites secousses. On avait beau l'avoir vécu maintes fois, le déclenchement de l'opération ne manquait pas de vous ébranler.

On approchait de la fin du mois de mars ; les jours commençaient à rallonger. Quand le docteur les avait rejoints, à sept heures, il faisait encore clair.

Cela n'avait pas empêché Marie d'opacifier la chambre du premier étage où « il » habitait, comme elle le faisait depuis des mois. C'était un dispositif relativement complexe, formé de cordelettes et de crochets. Elle préférait s'en charger, craignant qu'on ne l'aperçût depuis la rue, une préoccupation quelque peu excessive en l'absence de vis-à-vis.

Leur maison était située en bordure du quartier ouest de la ville, dans une rue d'immeubles récents présentant tous la même configuration – au rez-de-chaussée les pièces à vivre en enfilade, à l'étage trois chambres avec une salle de bains, une mansarde au grenier –, le tout en face d'un parc derrière lequel l'immense plaine de l'ouest, sillonnée de canaux et de digues, s'étendait jusqu'à l'horizon avec ses serres et ses pâturages dépeuplés par la guerre. Au-delà, s'élevait la brume de la mer. Par la nuit argentée, terre, ciel et eau, tel un ruban de givre étincelant, ne faisaient plus qu'un.

Le rite quotidien d'occultation des fenêtres s'était instauré le soir, accompagné d'une série de mesures de sécurité préventives, à l'arrivée de l'étranger dans leur maison. À l'apparition de la maladie, Marie avait redoublé de vigilance, saisie de l'obscur

pressentiment qu'il représentait, malade, un danger plus grand encore pour eux qu'en bonne santé.

Depuis environ deux semaines, il était alité. Après que son séjour de près d'un an, jour après jour dans cette chambre, eut chassé les dernières traces de vie de son visage, la fièvre lui avait redonné quelque coloration et des rondeurs. Les derniers temps, il ne parlait plus guère. La fin était proche.

Il avait conservé sa vieille habitude de tourner la tête vers le mur quand Marie allumait la lumière dans sa chambre, le soir. Le passage de la faible lumière du jour à celle, terne, de l'ampoule faisait paraître son visage blafard et sa peau comme du parchemin. Son corps affaibli restait, lui, amorphe, immobile sous les couvertures. La lampe suspendue à mi-hauteur au centre de la pièce répandait plus d'ombre que de clarté.

Depuis qu'il avait trouvé refuge chez eux, ils avaient installé, par souci d'économie, une ampoule de moindre puissance et recouvert d'un tissu bleuté l'abat-jour d'un blanc laiteux pour estomper la lumière.

Wim et Marie n'étaient pas d'un naturel peureux. Lorsqu'ils avaient pris la décision de cacher quelqu'un chez eux, ils s'étaient représenté assez clairement le risque encouru – si tant est que l'on puisse évaluer un risque par anticipation. Cela fait justement partie des « surprises » qui échappent à tout calcul.

Et s'il lui prenait la fantaisie d'ouvrir la fenêtre en plein jour et de tendre le cou ? Ou encore d'allumer la lumière au beau milieu de la nuit après avoir ôté lui-même le dispositif d'occlusion ? Non par malice ou pour leur jouer un tour... mais, vu sa situation, on ne pouvait jamais savoir s'il n'allait pas commettre une bêtise d'un instant à l'autre. En fin de compte, ce n'est pas une mince affaire de rester cloîtré de son plein gré, seul dans une chambre douze mois durant – souvent plus longtemps encore

– avec la perspective continue d’un danger, et de passer son temps à s’asseoir ou à faire les cent pas sans bruit – en chaussons de feutre, bien entendu.

Pour rien au monde en effet, ni la femme de ménage, qui travaillait ici à raison d’une demi-journée deux fois par semaine, ni les voisins ne devaient apprendre que quelqu’un séjournait en permanence au premier étage, même si l’on pouvait, « Dieu merci », leur faire entièrement confiance. Dans cette rue, tout le monde était « du bon côté ». Et qui sait si un de leurs voisins n’abritait pas lui aussi quelqu’un qui tournait en rond en pantoufles dans sa chambre, se gardant bien de montrer le bout de son nez en plein jour. De toute façon il valait mieux taire ces choses, car les cancans allaient bon train...

« Personne ne doit le savoir, tu m’entends ?... À cette seule condition ! avait dit Marie.

– Bien sûr, avait répondu Wim d’un ton calme, absolument personne, cela va de soi. Mais prends le temps d’y réfléchir, ce sera une source de...

– J’y ai déjà réfléchi », avait-elle répliqué.

Il aurait dû savoir qu’elle ne faisait rien à la légère...

« Personne, pas même Cobra.

– Entendu, pas même Cobra », avait-il renchéri.

Cobra, la sœur de Wim, habitait à proximité dans un faubourg de la capitale, à une demi-heure en tramway de chez eux. Les deux femmes s’entendaient à merveille. Cobra leur rendait si souvent visite qu’il serait impossible de le lui cacher à la longue. Et tout compte fait, pourquoi le lui cacher ?... Mais Wim s’y était engagé. Le temps serait le meilleur conseiller et finalement toute situation est susceptible d’évoluer.

Marie avait poursuivi :

« Et Erik ?

– Erik ? » avait repris Wim. « Erik ? » avait-il répété, ébahi.

Elle avait peur, cela ne faisait pas de doute. Il lui venait à l'esprit les noms les plus saugrenus.

« Pourquoi cette question ? Depuis notre mariage, il est venu... attends... »

Il réfléchissait.

« Je crois qu'il est venu une fois chez nous. Il y a peu de chances qu'il nous rende visite... En revanche quand Mère viendra, que ferons-nous ? »

Marie avait sursauté.

« Je n'avais pas songé à cette éventualité... » avait-elle répondu en se passant les mains dans les cheveux pour les arranger, sans réelle nécessité... « Oui... que faire quand nous aurons des invités ?... Comment ma mère prendra-t-elle les choses ?

– Tu as l'intention de le lui dire, alors ?

– Bien sûr, Wim. Si nous l'hébergeons, cela va de soi.

– Je ne partage pas cette certitude », avait-il répondu en rajustant son nœud de cravate.

La première escadrille d'avions survola leur rangée de maisons à ce moment-là.

Tous les trois se figèrent dans la même position : le dos légèrement voûté – on ne se sentait jamais tout à fait tranquille – et la tête inclinée de côté ; à chaque rafale de tirs qui crépitait, leur écoute tendue et la conscience du danger qui déferlait au-dessus de leur tête, s'éloignait et faisait trembler la maison tout entière, incertaine du sort qui l'attendait, faisaient frémir les muscles de leur nuque raidie. Les moteurs tonitruaient. Ces assemblages artificiels d'ossatures métalliques et de tôle ondulée, appelés à vivre une vie brève avec leurs ailes rigides, remplissaient terre et ciel de la cadence de leur pouls d'acier.

Ici, dans la chambre, un homme était mort.

« Les voilà qui reviennent... » Ces quatre mots, c'était justement son refrain. Quand ils s'attardaient tous trois dans la salle à manger après le dîner – seul moment de la journée où leur accord l'autorisait à descendre –, il rejetait parfois brusquement la tête en arrière sans cesser de manger, laissant entrevoir ses grandes narines poilues sous l'arête du nez à l'arc prononcé, et s'exclamait, les joues pleines, tandis que ses mains plantaient les couverts droits sur la table : « Les voilà qui reviennent ! » comme s'il les avait attendus.

S'ils arrivaient plus tard, alors qu'il était seul dans sa chambre, parfois déjà couché, il se redressait et débitait cette formule à l'adresse de la chambre muette.

Il était invariablement le premier d'eux trois à les entendre.

Wim, imperturbable, répondait : « Ah bon ?... » sur un ton évoquant une question plus qu'une approbation, sans être pour autant négatif ou incrédule. Il avait une façon délicate de masquer le manque d'intérêt qui vous fait laisser en suspens une remarque pertinente, mais malvenue. Rien ne lui aurait fait interrompre son repas.

« Mais oui ! » intervenait Marie hésitant avant de prendre la bouchée suivante, prête sur la fourchette tendue. « Oui, Nico a raison... tu entends ? »... insistait-elle, son couteau pointé en l'air.

« Si tôt aujourd'hui », continuait Nico en regardant l'horloge sur le mur opposé, « à sept heures dix. » Ses yeux pétillaient parce que ses oreilles ne lui avaient pas fait défaut. Le bourdonnement s'amplifiait. Wim le percevait à son tour.

Les premiers tirs de la nuit, avec leur bruit sourd de détonation, contrastaient singulièrement avec le son subtil, presque musical, des avions. Sous le choc, les vitres et les portes vibrèrent, la maison de construction trop fragile répondit tout entière aux explosions par un léger tremblement et de petites secousses. On avait beau l'avoir déjà vécu maintes fois, le déclenchement de l'opération ne manquait pas de vous ébranler.

« Ils ont hâte de rentrer chez eux. Passe-moi les pommes de terre, s'il te plaît, Marie », disait Wim.

Satisfait de son explication logique, il croyait avoir liquidé cette affaire de peu d'intérêt.

« Mangez, cela refroidit !

– Non, Wim, non », répliquait Nico un peu irrité comme s'il s'agissait pour lui d'une question vitale.

Il penchait la tête en avant, les joues pleines.

« Non, cela veut dire quelque chose... Ils vont avoir une longue route, tu comprends ? Peut-être jusqu'à Berlin ou... oui, c'est sûrement Berlin, nous sommes pile sur la route aérienne de Berlin. »

Il parlait avec la conviction de quelqu'un qui aurait participé activement à l'élaboration de ce bombardement nocturne.

« Et comment s'est déroulée ta journée, Nico ? » poursuivait généralement Wim en écartant le sujet de Berlin sans autre forme de procès.

Nico répondait d'un ton badin : « Merci, Wim. Je suis satisfait, la pension est bonne, j'ai pratiqué un peu les langues : l'anglais et le français », selon la façon dont il avait occupé sa journée.

« Combien de parties d'échecs as-tu gagnées ? »

En effet il jouait aux échecs. Pas très bien, mais avec une application sans défaillance.

Quand Nico avait passé une bonne journée, il répondait à cette question, mine de rien malicieuse, dans le même esprit : « Pas une seule, Wim, pas une seule, mon partenaire était trop fort aujourd'hui... »

Il jouait toujours contre lui-même. Il passait des heures entières dans sa chambre, devant la petite table carrée, l'échiquier avec les pièces devant lui, la place en face de lui inoccupée... e2-e4, e7-e5, Cb1-C3, etc. Il restait souvent assis à réfléchir longuement,

la tête reposant sur sa main. À un problème d'échecs ? À que sais-je encore (qui sait à quoi)... ?

Le lendemain, il bouillait d'impatience de voir arriver Marie à sa porte à cinq heures de l'après-midi, munie du journal.

Dissimulé derrière le rideau, il observait la porteuse de journaux parcourir d'un pas alerte le jardinet devant la maison. Bien souvent, il se précipitait aussitôt hors de sa chambre – dans ses pantoufles, comme convenu dès le début – et entendait ainsi, appuyé sur la rampe, le journal glisser dans un bruissement à travers la fente de la boîte à lettres puis tomber d'un coup sec sur le carrelage. Dans les secondes qui suivaient, la tension de son existence clandestine atteignait son paroxysme. Ses hôtes pouvaient-ils comprendre ce qu'il éprouvait ?

Il se tenait sur le palier supérieur en attendant que Marie, occupée à coudre dans sa chambre à cette heure-là, fasse son apparition peu après et aille ramasser le journal. Elle l'ouvrait, parcourait les titres – des mensonges ! Rien que des mensonges ! Mais que faire, il fallait bien être abonné à un journal, ne serait-ce que pour s'informer sur les questions d'approvisionnement –, le retournait, lisait le carnet mondain, les décès, les fiançailles, les naissances – bien sûr, même en temps de guerre on continuait à s'aimer et à mettre des enfants au monde ! –, puis grimpait l'escalier tout en lisant.

« Nico », appelait-elle à mi-voix de sorte que personne, même aux aguets, ne puisse l'entendre hormis celui qui – elle le savait – la guettait debout là-haut. « Nico, une fois de plus tu avais raison, regarde ! » Elle était heureuse de lui accorder cette petite joie.

Mais quand elle oubliait le journal, ce qui était fréquent, c'était Wim qui le lisait en premier à son retour du bureau. Il lui arrivait aussi d'aller faire ses emplettes en ville à cette heure-là, et dans ce cas Nico restait en haut, assis sur une marche, en proie à un

rude combat avec lui-même pour savoir s'il ne tenterait pas prudemment, très prudemment... quitte à ôter ses pantoufles par exemple, de descendre en chaussettes, à pas de loup ; mine de rien, cela faisait une petite différence ; ou sinon de glisser sur la rampe, comme il le faisait gamin – il savait exactement sur quelles marches le bois cédaient et craquait, la troisième et la cinquième de la première volée en partant du haut, la première et la quatrième de la deuxième volée.

En fin de compte il ne s'y risquait pas, tout persuadé qu'il fût que personne, personne au monde, n'aurait pu l'entendre... C'eût été contraire à leur accord, il y renonçait. C'était presque au-dessus de ses forces. Personne ne se doutait de la bataille qui faisait rage en lui.

Dans ces moments, il se hâtait de convoquer d'autres pensées, des tourments, des atrocités qui eussent été son lot à coup sûr, mais auxquels il avait échappé pour venir se livrer là à de nouvelles tortures. Tout ce qui t'attend, partout, n'est que tourments et atrocités, se disait-il. Partout.

Il finissait par se relever et regagnait sa chambre sans bruit.

« Eh bien ! Eh bien ! » dit le médecin lorsque retentit à proximité l'explosion violente de la riposte, « en voilà de gros calibres ! »

Les bombardiers de nuit fonçaient, une escadrille après l'autre, au-dessus du bloc d'immeubles. On aurait dit qu'ils traversaient toutes les pièces de la maison en même temps.

Le médecin regardait tour à tour la femme et l'homme, percevant leur peur contenue en présence de cette mort qui faisait son entrée silencieuse et bruyante à la fois, et observait les ombres chinoises que dessinait la lampe suspendue, sur le plafond jaunâtre.

Il se pencha de nouveau sur le lit et palpa le corps qui refroidissait peu à peu.

COMÉDIE EN MODE MINEUR

Wim, les mains croisées dans le dos, gardait les yeux fixés sur le plancher. Nous devons l'enterrer, se disait-il. De toute évidence il faut ensevelir les morts. Mais comment s'y prendre ?

« Par une nuit comme celle-ci dans l'abri du sous-sol pendant que la maison s'écroule tout entière sur vous... »

Le docteur n'acheva pas sa phrase. Mort pour mort... et quitte à mourir, on peut mourir n'importe où. Et vivre... ?

Marie posa doucement la main sur le haut rebord bombé du pied de lit. Elle avait l'impression d'effleurer le mort lui-même. Elle le regarda. Non rasé, les traits marqués, il gisait là les yeux clos. Sa chevelure noire non peignée tombait en désordre sur son front bas de forme anguleuse ; sa barbe, qui avait poussé dru pendant sa maladie, avait des reflets roux. La bouche entrouverte, détendue, avec le menton légèrement affaissé, donnait une forme plus ovale à ce visage marqué par la souffrance. Comme il avait l'air vieux ! Ces observations et le souvenir de Nico, qu'ils avaient abrité dans leur maison, se rassemblèrent et dessinèrent dans sa pensée un chemin particulier. C'était étrange que cela ne lui ait pas vraiment sauté aux yeux quand il était vivant ! Quoiqu'elle n'eût pas de convictions religieuses, elle ne put s'empêcher de penser à la Bible, à l'Ancien Testament et à son peuple dont il était l'enfant. Voilà à quoi Job aurait pu ressembler, pensa-t-elle.

II

« Comment s'appelait-il donc ? » demanda le docteur.

Encore quelques tirs isolés dans le lointain... C'était de nouveau un ronflement qui semblait provenir de la maison voisine ou de la cave...

Wim haussa les épaules. Même maintenant, il ne livrerait pas ce nom. Il demeurerait secret.

« Nous l'appelions Nico.

– Nico, Nicodème ? N'était-ce pas l'unique lettré qui autrefois...

– Si, si, dit Wim. Le nôtre était voyageur de commerce en parfumerie. »

Le docteur eut un sourire désabusé.

« Représentant en parfums ? Oui, quelques effluves suaves après la guerre, voilà ce dont nous aurions tous besoin. Cela aurait pu être pire ! Pauvre Nico ! »

Ses propos avaient une résonance amère, comme s'il lui reprochait de les avoir laissés tomber.

Wim serra les lèvres et rejeta l'air bruyamment par le nez, d'une brève pression sur son larynx. « Hmm ! » Mal à l'aise, ils regardaient tous trois fixement le lit.

À le voir étendu là, immobile, muet, Marie se rappela que Nico était mort. Dans leur maison, qui n'avait encore abrité aucune vie nouvelle, gisait un mort. Cette pensée revenait sans cesse la hanter. Le médecin actionna, à l'aide de son pouce,

la dynamo de sa lampe de poche et un léger bourdonnement emplît de nouveau la chambre du défunt. Le court faisceau lumineux balaya le visage figé et les mains inanimées posées sur la couverture, puis s'attarda sur certaines parties du cadavre.

« Depuis quand était-il caché chez vous ?

– Depuis près d'un an. Il est arrivé en avril.

– Depuis si longtemps ? Et comment cela se passait-il ? Il était difficile à vivre ?

– Pas le moins du monde », répliqua Marie, qui ne suivait la conversation que dans la mesure où elle s'accordait au fil de ses pensées. « Pas le moins du monde.

– Ah bon. Il aurait pu en être tout autrement. Vous le connaissiez avant ?

– Non, répondit Wim.

– Les rencontres de hasard réservent parfois des surprises... Nous ne sommes rien de plus que des hommes – et la situation s'éternise.

– Je sais, rétorqua Wim calmement, mais pas avec Nico. Cela se passait bien. Quelle tristesse pour lui. »

Silence.

« Bon, il ne peut pas rester ici », dit le docteur en brisant le silence et en s'éloignant du lit pour retourner au milieu de la chambre, suivi par l'homme et la femme.

« Bien sûr que non, mais comment faire ? demanda Marie d'une voix si faible qu'elle en était inaudible.

– Peut-être faut-il tenter d'entrer en contact avec la police ? » dit Wim en fixant le docteur. Il tournait cette pensée dans sa tête depuis quelque temps déjà.

« Avec la police, Wim ?

– Oui. »

Wim évita de regarder Marie. Dans sa tête, ses pensées

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT, À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 104583 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE